

Introduction

a) La conclusion d'un « livre des signes »

Nous avons découvert au chapitre 11 le dernier des signes accomplis par Jésus, et commencés aux noces de Cana au chapitre 2. Signe majeur parce qu'il s'affronte directement à la mort, signe charnière puisqu'il introduit la thématique de la mort et de la résurrection qui va occuper toute la seconde partie de l'Évangile. Mais avant d'entrer dans la Passion et ses longues méditations préliminaires, Jean nous offre un chapitre de conclusion, qui pendant au chapitre 1. On y retrouve en effet plusieurs marqueurs du chapitre 1 : « le lendemain » (v. 12), le désir de voir Jésus et la démarche d'apôtres déjà rencontrés au premier chapitre (v. 21-22), le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme (v. 28-29)...

Préciser plus que cela un plan de l'Évangile de Jean, dans cette première partie, est une entreprise sans doute hasardeuse. Au minimum on pourra trouver 7 signes compris entre un prologue et une conclusion. Certains distinguent trois étapes, tout d'abord de Cana à Cana (Jn 2 à 4), puis au long des fêtes juives (Jn 5 à 10), enfin ce qui oriente vers la Passion (Jn 11).¹ Un autre, d'une façon qui semble moins solide, suggère 4 temps, de Cana à Cana (Jn 2 à 4), scandales et discours (Jn 5 et 6), grandes controverses (Jn 7 à 10), enfin la montée vers la mort et la résurrection (Jn 11-12).²

Enfin Xavier Léon-Dufour³, dans ce qu'il propose comme une « lecture », découpe une succession d'entités plus théologiques et narratives, dont l'articulation les unes avec les autres n'apparaît pas clairement mais qui sont marquées par le thème de la vie :

- Jn 1-19-2,12 : « Prologue narratif » - Première révélation de la gloire de Jésus
- Jn 2,13-22 : Jésus et le temple de Dieu
- Jn 2-23 à 4-54 : De la foi sur signes à la foi en la parole de vie
- Jn 5,1-47 : Le Fils de Dieu rend l'homme sain
- Jn 6,1-71 : Le mystère du Pain de la Vie
- Jn 7,1-8,59 : La lumière de la vie
- Jn 7,53-8,11 : Jésus et la femme adultère
- Jn 9,1-10-21 : Lumière nouvelle et pâturages abondants
- Jn 10,22-42 : L'ultime confrontation
- Jn 10,40-11-54 : Jésus rend la vie à Lazare
- Jn 11,55-12,36 : Avant la dernière Pâque
- Jn 12,37-50 : Epilogue

b) Des échos synoptiques nombreux

Ce chapitre semble nourri de plusieurs épisodes connus dans les Évangiles synoptiques, et qui sont ici non pas tellement traités ou racontés, mais plutôt évoqués, convoqués dans un parcours de sens. Ainsi :

- L'onction à Béthanie (Mc 14,3-9 : Mt 26,6-13), qui chez les synoptiques ouvre clairement le récit de la Passion, et qui chez Jean est repris d'assez près mais réorienté dans un ensemble différent.
- L'entrée triomphale à Jérusalem (les Rameaux), qui chez les synoptiques est placée plus tôt (Mc 11,1-10 et //), dont Jean fait une évocation plus courte et provoquant l'incompréhension des disciples.
- Quelques paroles sur la vie perdue et conservée, qu'on trouve ailleurs dans les synoptiques (Mc 8,3Q5 et //)
- Une évocation de l'angoisse à Gethsémani (v. 27), voir Mc 14,34-35 et //

¹ Par exemple Alain Marchadour, *L'Évangile de Jean*, Paris : Centurion, 1992, p. 26-27 ; il semble inspirer Bernadette Escaffre, *Évangile de Jésus-Christ selon Saint Jean*, Cahier Évangile n° 145, Paris : Cerf, septembre 2008, p. 7. Pierre Prigent ne s'intéresse pas à un plan (*Heureux celui qui croit*, Lyon : Olivétan, 2007), pas plus qu'Anselm Grün (*Jésus, la porte vers la vie*, Paris : Bayard, 2004).

² Annie Jaubert, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, Cahier Évangile n° 17, Paris : Cerf, septembre 1976.

³ Xavier Léon-Dufour, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, Paris : Seuil, tome 1 : 1987, tome 2 : 1990.

- Probablement des éléments du récit de la Transfiguration (v. 28-29 ; v. 41), voir Mc 9,2-10 et la mention des 6 jours ; en parlant de « 6 jours avant la Pâque (v. 1), Jean met la Pâque (et l'élévation dans la gloire) à la place de la Transfiguration. Cette thématique est importante dans le chapitre 12, avec le thème de la glorification, qui est un thème de la Transfiguration.
- Une parole d'Ésaïe (v. 40) que Marc cite dans un contexte tout autre, autour des paraboles de Jésus (Mc 4,12)
- Et jusqu'au grand cri final, qui peut faire penser au dernier cri de Jésus en croix (que Jean ne rapporte pas dans son récit de la Passion) ; voir Mc 15,34.37 et //

Dans un très impressionnant travail de relecture, Jean semble donc à la fois nouer la première partie de son Évangile, et y intégrer nombre d'épisodes importants et bien connus des synoptiques.

c) Une structure du chapitre

Le plan détaillé qu'on trouvera plus loin suggère une série de 5 séquences, dans lesquelles à chaque fois se manifestent au moins 3 questions communes :

- La question de **ce qu'on voit et de ce qui est caché** revient sans cesse, jusqu'à ce que finalement Jésus lui-même ait besoin de se cacher (v. 36b). Il y a là un procédé courant chez Jean, qui se manifeste parfois par le malentendu et qui ici pointe vers un dévoilement qui est celui de l'élévation sur la croix. Ce dévoilement est, au fond, celui de Jésus lui-même.
- Mais ce n'est pas une chose cachée comme chez les gnostiques, par une initiation : ici la foi est ce qui permet d'accéder au dévoilement total. Le thème du jugement intervient d'ailleurs comme un autre dévoilement, en négatif : au moment où Jésus est dévoilé comme Fils du Père, venant de lui et retournant à lui, chacun est dévoilé dans la foi qu'il lui a accordée.
- **L'imminence de ce qui vient** est omniprésente, sous diverses modalités ; en même temps qu'il clôt le livre des signes et précède un bilan de la foi des gens et un dernier discours de Jésus, le chapitre est extrêmement tendu vers un avenir tout proche.

v. 1-11 **L'onction à Béthanie**

Le passage est dominé par le thème de la mort, celle de Lazare bien-sûr qui va curieusement passer du statut de ressuscité au statut d'homme à abattre. Et cette mort, qui fait jonction avec le chapitre 11 précédent, ouvre sur la Passion qui suit : c'est la mort annoncée de Jésus, à faire mourir « aussi » (v. 10).

Les pieds de Jésus sur lesquels déjà Marie a pleuré (Jn 11,32-33) sont l'objet d'une onction d'huile de grand prix. Expression d'émotion, de reconnaissance pour un fait qu'on ne connaît pas mais qui, dans les synoptiques, renvoie à l'expulsion de plusieurs démons. Les pieds peut-être aussi objets de vénération (on s'y prosterne), symboles de l'enseignement reçu « aux pieds du Seigneur » comme « aux pieds de Gamaliel » (Ac 22,3). Avec une possibilité érotique et amoureuse (Ruth couchée aux pieds de Booz).

Une interprétation fait sens avec le reste du chapitre, dans lequel Jésus est celui qui vient (v. 1). « Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui porte la bonne nouvelle »...

Mais le geste est réinterprété, dans un sens semblable à celui des synoptiques :

- L'offrande de parfum est un acte de sacrifice qu'on accomplit pour Dieu dans le Temple. Comprendre que le nouveau temple est ici dans la personne de Jésus (cf Jn 2,21 avec la même structure d'annonce mystérieuse et de compréhension dans l'après-coup).
- La mention du vase brisé n'est pas retenue, mais celle du parfum qui se répand, image d'une bonne nouvelle répandue parmi toutes les nations.

Judas semble ici concentrer sur lui le reproche qui est fait chez les synoptiques par l'ensemble des disciples. Est-il devenu un mauvais objet, qui dispense chacun des autres douze (et le lecteur) de s'interroger sur lui-même ? Voir plutôt le contraste opéré entre le geste gratuit et l'attitude intéressée ; on retrouve ce motif au v. 19 (« vous ne gagnez rien »), et sur le mode de la peur au v. 42, tout cela résumé au v. 25 : aimer sa vie, ou s'en dé-saisir ? Judas est une excellente image de celui qui, voulant sauver sa vie, finit par la perdre, et c'est peut-être pourquoi il apparaît ici, dans un contre-sens dramatique de ce qui se joue.

v. 12-19 L'entrée royale à Jérusalem

Le verbe « venir » semble être au cœur de cette séquence (v. 12.13.15). Jésus qui vient, certes, vers la ville royale. Mais Jésus qui porte aussi en lui tous les événements qui viennent, avec l'heure de son élévation.

Le récit est rapidement campé, presque résumé. Et l'attention se porte sur le sens de ce qui se passe, et sur l'incompréhension des disciples (v. 16). Le temps de la glorification sera la clé qui déblocuera pour eux la porte du sens.

Chacun, finalement, a ses raisons de ne pas comprendre l'enjeu de ce qui se passe, de ce qui vient. La foule, tout ébaubie de la résurrection de Lazare, ne comprend pas plus profondément que les disciples. Et les pharisiens non plus, tout préoccupés des intérêts de leur boutique, ne voient pas plus loin que l'effet désastreux de concurrence : « tout le monde va vers lui. »

v. 20-28 La demande de « voir » Jésus

a) « Voir » Jésus

Nous retrouvons ici une question très importante de l'Évangile, puisqu'elle est présente dès le prologue (Jn 1,14.18) et qu'elle arrive ensuite très vite dans la motivation des premiers disciples (Jn 1,46). Le thème était très présent au chapitre 9, évidemment.

Ici l'Évangile joue à nouveau sur deux plans : à ceux qui veulent « voir » Jésus par curiosité, Jésus répond d'une façon très étrange (v. 23). On comprend cette réponse en relisant Jn 1,14 : voir Jésus, c'est voir et contempler sa gloire, et connaître intimement en quoi il vient du Père et revient au Père.

Effectivement, tous ceux qui croient pourront très bientôt « voir » Jésus, en ce sens qu'ils seront témoins de sa glorification (sur la croix) ; mais c'est un voir qui passe par la foi. C'est pourquoi il faut attendre la lumière de Pâques pour que Jésus dise à Thomas : « Heureux ceux qui, sans avoir vu, auront cru ». C'est-à-dire : ceux qui auront vu par la foi.

b) « Haïr sa vie »

A l'occasion de ce double sens de « voir », Jésus déploie une série d'oppositions, mourir / porter du fruit, aimer sa vie / la haïr / la conserver, servir / être honoré... Voir ne se produit pas sans un abandon de ses certitudes et de ses intérêts mondains : c'est dans un certain dénuement que l'on perçoit à quel point le propre dénuement de Jésus est porteur de vie. Le thème du service joue les premières notes de la grande mélodie du chapitre 13.

Le verbe « haïr » au v. 25 est difficilement supportable. Cf Luc 14,26 : Si quelqu'un vient à moi sans haïr (la TOB traduit : *me préférer* à) son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. S'agit-il d'une mortification morbide, d'un mépris de son corps et de son humanité comme il en a existé chez certains ascètes, avec les pratiques discutables de la pénitence avec silice, jeûnes et privations ? Xavier Léon-Dufour pense que c'est un sémitisme qui accentue les oppositions pour renforcer l'idée, et qu'on peut traduire pas « ne pas préférer ». Mais on peut creuser un peu, en voyant l'ensemble des occurrences de $\mu\sigma\epsilon\acute{\iota}\nu$ dans cet Évangile (TOB) :

Jn 3,20 : quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de crainte que ses œuvres ne soient démasquées

- Jn 7,7 : Le monde ne peut pas vous haïr, tandis que moi, il me hait parce que je témoigne que ses œuvres sont mauvaises.
- Jn 15,18-19 : Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait ; mais vous n'êtes pas du monde : c'est moi qui vous ai mis à part du monde et voilà pourquoi le monde vous hait.
- Jn 15,23-26 : Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait au milieu d'eux ces œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais à présent qu'ils les ont vues, ils continuent à nous haïr, et moi et mon Père ; mais c'est pour que s'accomplisse la parole qui est écrite dans leur Loi : *Ils m'ont haï sans raison*.
- Jn 17,14 : Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde.

Un long article du dominicain Joseph Lê-Minh-Thông tisse un lien entre tout ce vocabulaire. « *Aimer sa vie* est le propre de ceux qui *aiment les ténèbres* et *haïssent la lumière* (Jn 3,10-20). Face à ceux-là qui veulent sa mort, Jésus est le premier à haïr sa vie (12,25), comme le grain tombé en terre porte du fruit (12,24). A leur tour ses disciples doivent répondre à la haine du monde (15,18-25) en haïssant leur vie, c'est-à-dire en la donnant (cf 15,13) : ils ne doivent donc pas seulement aimer, mais encore haïr. »⁴

Ou peut-être, pour le dire autrement : il ne suffit pas d'aimer dans son sens positif d'attachement, de désir du bien pour l'autre, de reconnaissance, etc. Il y a de l'ombre, du péché, des *ténèbres*. Notre nature, tout comme la réalité des autres et du monde, nous plonge dans des situations où l'amour ne peut alors passer que par une mise en retrait de soi-même, une suspension de nos prétentions, une perte, un don qui coûte. Etre trop centré sur son bien-être et son épanouissement personnel peut empêcher de vivre cette expérience. Et parfois la coupure nécessite une étrange radicalité temporaire, précisément parce qu'elle est difficile.

Vaincre la mort, ce n'est pas se perdre dans l'illusion de la dominer par une vitalité insolente. C'est au contraire y consentir, « tomber en terre », et avoir confiance dans les fruits portés. Nous sommes ici à distance du miracle merveilleux – et très temporaire – de la résurrection de Lazare. Il faudra que Jésus tombe en terre pour être « élevé de la terre » (v. 32). Lazare n'a été qu'un signe d'une réalité plus profonde.

v. 29-36 : Jésus lui-même se cache

La foule a des questions naturelles. Que se passe-t-il dans ce coup de tonnerre ? Qui est le Fils de l'Homme ? Jésus renvoie à deux éléments :

- Il n'y a pas de question sur le sens de ce qu'il est venu faire, et de qui il est, qui ne passe par une expérience, une remise en question, et même une crise (krisis = jugement) personnelle. On ne peut rien comprendre tant qu'on reste comme froidement extérieur à ce qui se passe. Le coup de tonnerre doit résonner dans son existence ; et la voix doit être entendue par soi-même, et non seulement par Jésus. On ne peut pas parler de Dieu sans être en Dieu.

*Tout « parler sur » présuppose un point de vue extérieur à ce dont on parle. Mais il ne peut pas y avoir de point de vue extérieur à Dieu et c'est pourquoi on ne peut pas non plus parler de Dieu par affirmations générales, sous forme de vérités générales qui sont vraies indépendamment de tout rapport à la situation concrète et existentielle de celui qui parle.*⁵

- La compréhension de qui est Jésus demeure cachée tant qu'il n'a pas été élevé (la croix), et tant qu'il n'y a pas la foi. Jusque-là, l'être véritable de Jésus demeure caché, ce que Jésus met en action en se sauvant pour se cacher.

v. 37-43 Croient-ils ? Début de bilan

⁴ Joseph Lê-Minh-Thông, « Aimer sa vie et haïr sa vie (Jn 12,25) dans le quatrième Evangile », in *Revue Biblique*, 2008, t. 115-2, p. 216-244.

⁵ Rudolph Bultmann, « Quel sens cela a-t-il de parler de Dieu ? », conférence de 1925, publiée dans *Foi et Compréhension*, Paris : Seuil, 1970, p. 35-47

On ne sait pas bien de qui Jésus parle ici : s'il s'agit de la foule du v. 34, ou des pharisiens du v. 19, ou d'autres personnes encore. Peut-être d'abord la foule, à cause de la référence au miracle (v. 18), puis les pharisiens et parmi eux quelques chefs, dans un jeu relationnel très contraint qu'on a vu par exemple chez Nicodème.

L'absence de foi est reliée ici à l'accomplissement de quelques paroles d'Esaië. La parole d'Esaië est difficile, car c'est Dieu qui y endure les cœurs, comme jadis il avait raidi la nuque de Pharaon. Ici on a plutôt l'impression que Jésus prend acte de l'impossibilité de croire de certains, de leur attachement au monde et aux œuvres des ténèbres, de leur difficulté à entrer dans une compréhension vraie et profonde de sa présence. Et Esaië intervient comme un révélateur, une parole ancienne qui met la lumière sur une réalité présente.

La parole d'Esaië 6,10 n'est d'ailleurs pas une parole sur le manque de foi, mais une parole de Dieu contre l'injustice et l'infidélité du peuple. La surabondance de l'incompréhension vient d'une irritation de Dieu, en somme : « eh bien, si c'est comme ça, si tu ne veux rien entendre, voilà ce que je vais faire... et ce sera trop tard pour te plaindre. » Le malheur qui survient alors est interprété comme le résultat d'une colère temporaire de Dieu : Dieu punit, mais ne garde pas sa rancune à jamais.

Ajoutons que, pour Jean, Esaië est celui qui a « vu sa gloire » (de Jésus), chose étrange quoiqu'accordée à ce que Jésus disait sur Abraham (Jn 8,58). Dans le texte d'Esaië, le prophète voit la gloire de Dieu : « oui, j'ai vu de mes yeux le Roi, le Seigneur de l'univers » (Es 6,5). Etrange superposition des figures de divinité. Voir la gloire de Jésus, c'est voir celle de celui qui l'envoie, et réciproquement ; d'où le dernier paragraphe.

v. 44-50 Le grand cri final

On finit ces douze premiers chapitres sur un cri, qui peut être une souffrance ou un appel. Quelque chose qui sort du tréfonds de l'être (cf Jn 7,37). Le désir le plus profond de Jésus, c'est qu'en lui on voit le Père (cf Jn 1,18). Tout est là. Et c'est assez fort de se dire que Jean a transporté là le grand cri que Jésus pousse avant de mourir, dans les synoptiques.

On retrouve la complexité des paroles sur le jugement, comme au chapitre 8. Et cette affirmation qui nous désarme : Jésus sauve, mais sa parole juge. Sa parole est une bouée de sauvetage, mais si on ne l'attrape pas il n'y a plus lieu de se plaindre à Dieu : la bouée était là, il suffisait de l'attraper.